

## Croyances, sacré et religion en Chine continentale

(Conférence réalisée lors des Troisièmes Rencontres de la Durance - 2003)

**Pierre Gentelle**

Le 1<sup>er</sup> mars 2003

Directeur de recherche émérite au CNRS

### *Pourquoi j'utilise les mots croyances, cultes, sacré, et aussi religions*

Le mot religion est très (trop ?) connoté, dans nos esprits occidentaux, à l'islam, au christianisme, au judaïsme, qui occupent très majoritairement le champ d'expression du religieux en Europe occidentale. D'autres religions ou croyances, auxquelles on concède un statut minoritaire ou que l'on tolère, existent cependant. En faisant le tour du champ très vaste de ce qu'on nomme « le religieux », on peut aisément identifier des ensembles de croyances d'origines diverses, pratiquées par une partie des populations, y compris une relation au sacré qui entoure le corpus majoritaire des religions. Cette nébuleuse de croyances est souvent héritée de cultes antérieurs. Quoi qu'il en soit, la situation qui caractérise l'Europe occidentale est différente de celle d'autres régions du monde.

C'est pourquoi, au moment d'évoquer la situation actuelle en Chine, où il n'y a quasiment pas de juifs, peu de musulmans (entre 1,5 et 2 % de la population totale) et peu de chrétiens (à peu près autant que de musulmans), il paraît nécessaire de prendre en considération l'ensemble des croyances qui relient les différentes parties de l'ensemble chinois à « l'autre monde », celui des « esprits », ce monde invisible qui engendre, selon les peuples, la foi ou les fantasmes. La prise de conscience qui en résulte devrait permettre de relativiser l'importance ainsi que le sens des attitudes et des querelles occidentales concernant « la vraie foi ».

Mais avant d'en venir à ce qui fait le fondement des croyances et des religions, c'est-à-dire une « explication du monde », il est indispensable d'évoquer, au passage, les relations étroites, nécessaires mais non suffisantes, qui existent entre trois mots issus de trois notions différentes quoique connotées : le sacré, le religieux (« la » religion), la croyance.

### *La nébuleuse « sacré, croyances, religions »*

Avec les nuances qui leur sont propres, ces trois notions font partie d'une grande nébuleuse multiforme dans laquelle la très grande majorité des Chinois se retrouve.

1. Elle est la **manifestation de liens** entre l'individu, la société et la nature.
2. Elle est le **produit de processus idéologiques**. C'est, pour les Chinois, une invention. C'est l'un des processus primordiaux d'organisation de l'espace. Tous les paysages portent la marque de la culture (= idéologie = croyances) de la société : ils révèlent tous une organisation symbolique de l'espace.
3. Elle est le produit d'une **recherche de rationalité**, qui a consisté en **trois démarches successives** :

- a. Le constat de la faiblesse de l'homme devant la maladie, la mort, l'au-delà souhaité, l'angoisse qui en résulte.
- b. La représentation d'un monde mû par des forces colossales, invisibles, s'exprimant par signes que le groupe humain doit apprendre à déchiffrer.
- c. L'invention et construction **d'un culte** qui permet **de se concilier ce monde invisible** et de donner un sens aux secteurs identifiables de la vie humaine : engendrement, mort, santé, fortune, climat, inondation...

4. Il résulte des trois points précédents deux différences radicales avec les religions monothéistes.

- a. Les anciens Chinois n'ont **jamais eu besoin d'une surnature** pour expliquer le mouvement du monde. Ils vivaient dans un monde enchanté, clos sur lui-même, le Cosmos. Ce Cosmos, construit par les humains à partir des observations des phénomènes auxquels ils étaient soumis, est l'inverse de la construction du monde par les religions où un Dieu crée l'homme à son image et la Terre selon ses propres plans.
- b. Les anciens Chinois n'ont **jamais exprimé le besoin d'aimer leurs « dieux »**, non plus que de les craindre ou de s'y soumettre servilement. Ils ont envers eux une attitude « neutre », caractérisée par la notion de contrat et celle de coût / avantage. Si « l'esprit » sollicité n'exauce pas un vœu demandé selon les rites, c'est qu'il est inefficace. Il faut alors en changer.

### **La position du géographe**

(de peu d'importance en l'occurrence, on le concède)

Ne parlant pas ici en philosophe, mais en géographe seulement, je dois considérer les seules notions qui concernent mon métier :

#### 1. Toute croyance religieuse est liée au territoire par trois liens :

- a. Le mythe (fondateur ou non) crée le territoire et la société.
- b. Le rite permet la gestion des lieux (et des humains).
- c. Le sacré relève d'une décision humaine de « produire » du divin.

C'est pourquoi le sacré conduit au sacrifice

C'est pourquoi la société institue des espaces tabous

Et investit d'autres lieux de propriétés « divines »

#### 2. Toute croyance reflète trois « moments » :

- le lieu d'origine
- la civilisation de naissance
- l'époque

#### 3. Toute croyance aboutit à des productions spécifiques :

- objets rituels
- temples ou lieux d'invocation

- lieux saints ou sacrés
- pèlerinages
- consommation alimentaire particulière
- comportement démographique
- forme et un contenu d'éducation
- types de relations entre les genres
- nécropoles et tombes « marquées »
- signes symboliques dans les paysages
- etc.

En fait, **la croyance investit l'ensemble du social**. Je n'ai fait allusion ici qu'à certaines des marques « géographiques » les plus visibles sur le territoire. Pourquoi cette ubiquité du religieux (ou des croyances) ? Parce qu'à l'origine des croyances et des religions se trouvent deux raisons essentielles :

1. le besoin de comprendre le monde comme il va et de se lier à l'ordre que l'on croit deviner, pour pouvoir « vivre ».
2. le besoin de surmonter la mort (ou la souffrance, ou l'angoisse), en tentant de s'approprier l'éternité.

Pour mieux comprendre l'originalité chinoise depuis notre monde fortement imbibé de religions transcendantales, il est utile de faire un bref détour par l'histoire.

### ***Un petit peu d'histoire, de – 10 000 à – 500 environ***

Pour les Chinois, dans leur majorité et dans le cours du temps, l'éternité n'a pas grand sens en soi. L'accès à une vie future n'est pas une recherche essentielle. En revanche, la longévité, **yong**, est fort prisée : la puissance du souvenir, la force d'une histoire véridique, le maintien ténu d'un prestige ancien dans l'esprit de descendants qui se croient dépendants de leurs ancêtres est bien suffisant comme éternité. Avec beaucoup de pragmatisme, nombre de Chinois conçoivent l'éternité sur le modèle des neiges « éternelles » qui finissent par disparaître avec le réchauffement du climat. Cela est d'autant plus vrai que « **l'éternité peut s'user** ». On a vu la fonction de « dieu » principal changer de titulaire : le fondateur reconnu de la terre chinoise, **l'empereur Jaune**, aurait démissionné. Il fut remplacé par **l'empereur de Jade**, qui faillit être détrôné à son tour par « l'intercesseur » **Guanyin** (après l'arrivée du bouddhisme), « dieu-déesse » de la compassion. Cet intercesseur tend à être remplacé de nos jours, à Taiwan et Hongkong surtout (pour le moment), par **Guanyu**, le « dieu » du commerce et des affaires. C'est pourquoi il faut absolument distinguer des strates dans les croyances qui se superposent et dont aujourd'hui se voient partout les traces.

On me pardonnera de reprendre à bride abattue la **chronologie** des religions en Chine. Après l'avènement de deux corpus (confucianisme, taoïsme) jusqu'à la transformation du premier – qui n'est pas une religion – en doctrine religieuse d'État au début de notre ère, on assiste à l'irruption de religions constituées – bouddhisme (fortement sinisé), islam, christianisme – .Auparavant, cependant :

Au **Néolithique**, l'univers est conçu comme un tout. Les lois qui le régissent, hommes, plantes et animaux compris, peuvent être lues dans les mouvements de la lune, des étoiles et des planètes, dans les saisons, le rythme nyctéméral... On en tire des **rites** et le **calendrier**, l'horoscope en sera partiellement dérivé. La recherche de lois générales aboutit au **yin -yang**, aux **cinq phases** (ou éléments) , à **l'alternance**, à **l'éternel retour**, au code symbolique (naissance, croissance, déclin, mort, régénération), au rôle écrasant qui est échu à l'humain **d'entretenir le cycle** par un comportement conforme à l'ordre de la nature (Ciel, Homme, Terre). Rites et cérémonies ne sont pas personnalisés. À la fin de cette période apparaît, on ne sait comment, un héros fondateur, Yu le Grand, auquel on donne même des dates de règne (2207-2198).

**Relations avec la nature : esprits, divinités, magie.** Selon une reconstruction postérieure, il aurait existé à l'origine un paradis, des phénix, des dragons joyeux. C'était le temps de **l'indistinction**. Puis vient le temps des difficultés, sans explication connue. L'environnement est alors perçu comme hostile : à la chinoise, il faut donc l'amadouer. Pour réussir à chasser sans armes décisives, il faut l'aide de la magie. Pour plus d'efficacité, il faut celle de l'organisation. Lors de l'invention de l'agriculture (vers - 7 000 ?), l'humanité chinoise est conduite à se caler sur les **rythmes agraires**. Entre le Ciel et la Terre, il faut maintenir une communication : l'axe, le **pilier central**, devient un espace sacré d'échange et de prospérité. On le retrouve dans chaque maison sous la forme d'un trou central dans le toit, puis d'un pilier central (souvent sculpté de « représentations humaines ») au pied duquel se déroulent les **rites**. Ceux-ci, sans exception, sont propitiatoires (faire tomber la pluie, chasser les démons, permettre d'atteindre le gibier, obtenir de belles moissons). L'être humain est ressenti comme infiniment faible face au Cosmos. **L'animal** est conçu comme un don du Ciel, il faut s'en rapprocher mystiquement, s'en faire un **allié** contre les forces obscures. Mais tous les hommes ne sont pas capables d'établir des relations avec l'animal ou avec le Cosmos. Ceux qui en manifestent le don sont reconnus comme tels, respectés et craints en raison de ce don mystérieux lui-même : ce sont les **chamanes**, magiciens, sorciers, guérisseurs...

**Vers - 1500, un « dieu »** devient dominant, Shangdi. C'est le maître de la civilisation chinoise naissante, les **Shang**. Le pouvoir, **politico-religieux**, sera transformé ultérieurement en dynastie. Il échoit à d'anciens pasteurs venus du nord-ouest de la Chine actuelle, qui se sont installés comme agriculteurs sédentaires dans la Grande plaine du Nord, au contact de populations préexistantes se trouvant au Sud. Ces dernières pratiquent l'agriculture et sont dévouées à d'autres « dieux ». À Shangdi est demandée la **pluie** des récoltes (plus tard, on la demandera aux dragons, sous terre).

**Vers - 1000**, d'autres populations, turco-mongoles, venues de l'Ouest, envahissent la Grande plaine centrale. Elles croient que le Ciel, **Tengri**, qui est au-dessus de leurs territoires, est la divinité suprême. Ils vénèrent bientôt, comme ancêtre commun, le prince Millet, qui leur aurait révélé l'agriculture. Shangdi et Tengri fusionnent. Cet ensemble de populations mélangées, *mais non pas métissées*, découvre le **bronze**, pratique la chasse. Des nobles émergent, reconnus comme différents du peuple. Les urbains se différencient des ruraux. L'univers devient un **code symbolique** auquel la vie terrestre et la société humaine doivent se conformer. Une série de **correspondances** est mise en place pour que le mouvement du Ciel et celui des humains soient en phase. Pour parvenir à cette harmonie et la protéger, les **rites** sont créés et le roi, **wang**, intercesseur, chargé de les faire respecter, avec droit de vie et de mort sur ses sujets. Le Livre des Rites (*Liji*) le dit expressément : « le but des cérémonies, c'est de réaliser la conformité avec l'ordre de la nature ».

Le **fractionnement** en seigneuries rivales du royaume Shang, après - 1122, seigneuries qui deviendront les Royaumes Combattants au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, entraîne la **fin du culte ancestral commun**. Cinq empereurs, protecteurs des cinq directions, le remplacent. En même temps, problème à creuser, le centre devient paradoxalement prééminent parmi les territoires et les peuples qui se reconnaissent comme chinois.

On parvient ainsi, cahin-caha, au milieu du premier millénaire avant notre ère. Les spécialistes voudront bien pardonner les simplifications abusives et corriger mes erreurs. Avant d'en venir aux deux grands courants de pensée reconnus unanimement comme profondément chinois, le confucianisme et le taoïsme (sans parler de leurs variantes !), il est nécessaire de **qualifier l'ensemble des croyances** précédentes, qui vont servir de substrat aux courants de pensée ultérieurs et se maintenir peu ou prou jusqu'à nos jours.

La pensée chinoise des périodes antérieures à la deuxième moitié du premier millénaire avant notre ère est **une pensée fortement symbolique**. Chinois lettrés et sinologues s'accordent aujourd'hui pour dire que la pensée chinoise, tout au long de l'histoire, est demeurée fortement marquée par la manipulation de symboles, y compris dans le domaine de l'urbanisme (rôle du sacré dans le plan actuel de Pékin, qui ne date que du XIII<sup>e</sup> siècle). Les symboles fournissent des images de remplacement de la réalité complexe et constituent des ensembles aisément compréhensibles. Au départ, les représentations que les anciens Chinois se font du monde sont « **naturalistes** » : les phénomènes observés sont transformés en êtres **qui vivent hors du monde des humains mais dans le monde naturel**. Les responsables humains sont chargés de s'allier à ces forces redoutables pour les apprivoiser. Le groupe humain décalque sa propre différenciation sociale pour reproduire dans l'ensemble de la nature une différenciation sociale qu'il connaît. La hiérarchie céleste reproduit la hiérarchie terrestre et non l'inverse. C'est sur ce modèle que sera créée **la bureaucratie céleste**, avec laquelle les humains entrent en contact au moyen des rites.

Le **rite**, absolument essentiel, est en fait un **contrat** ou un **contre-don**. Il faut expliciter cela. Le rite traduit à la fois la peur, le respect et l'espérance. Il vise à neutraliser ou à se concilier les forces obscures. Il est, par conséquent, l'objet d'observations attentives, ce qui peut être présenté comme une **proto-science de l'observation** : comment fonctionne-t-il, où s'obtiennent les meilleurs résultats, que faut-il éviter de faire, etc. Cette connaissance accumulée est transmissible. De ce fait, elle a tendance à **figer** le rite, pour ne pas perdre l'acquis antérieur. C'est pourquoi le rite est souvent considéré comme immuable (c'est un contrat qui lie fortement, ses résultats attendus sont « garantis » par l'expérience). Il faut peu de temps, alors, pour qu'il évolue en culte.

Le **culte**, ensemble d'actions propitiatoires, est fait de prières et de remerciements destinés à pérenniser l'accord établi avec des forces naturelles extrahumaines qui deviennent alors des « esprits », **shen**, (que nous traduisons par **dieux**, inexactement et au risque de confusions regrettables). Une fois cet accord établi en haut lieu, c'est-à-dire dans les sphères de pouvoir de la société, fût-elle la plus minuscule (là encore, la liaison avec le pouvoir social doit être établie très tôt sous peine d'omettre un élément majeur et permanent), les **mythes** servent à **dire ce contrat** au peuple illettré.

Ces **mythes** sont des illustrations, des « histoires de dieux », **shenhua**. Ils racontent de manière imagée une mise en ordre du monde. C'est pourquoi, une fois de plus et sous peine de gommer un aspect essentiel du sacré, il faut absolument **les relier au politique**.

Tout l'ensemble précédent (représentation symbolique de la nature, rite comme contrat, culte pérennisation, mythes illustrations) se coagule alors en **dogme**, qui fixe durablement les pratiques et les lie fortement aux croyances.

Il en résulte des **cérémonies** publiques ou privées. Ces cérémonies publiques sont de véritables manifestations, au sens littéral : elle rendent manifeste ce qui est latent ou ce qui est, par nature, invisible. Surtout, elles servent à « socialiser » les rites, à les codifier pour rendre plus aisée leur transmission. Tout cet ensemble conduit à la **répétition de l'accord** avec les « esprits » dans le cadre de la société : il n'y a pas de séparation entre le religieux et la vie courante, puisque **la vie courante est calquée sur la vie des « dieux »** (sic !).

### **Situation actuelle en Chine**

1. La Chine est un pays **officiellement athée et matérialiste**. Les croyances populaires, multiformes et présentes dans toute la société, sont considérées par le régime en place comme des **superstitions** intellectuellement et politiquement néfastes, y compris ce qu'on nomme « les religions étrangères ». Depuis 1950, tous les efforts d'éradication de ces croyances ont été des échecs, bien que les traitements aient varié de la lutte ouverte (1950-1965) à la violence destructrice (révolution culturelle, de 1966-1969 jusqu'à 1976) puis à la « liberté surveillée » depuis 1980. Parmi les croyances populaires, certaines se développent sous forme de sociétés secrètes (qui ne sont pas des sectes, au sens occidental du mot). Ces **sociétés secrètes**, tout au long de l'histoire et aujourd'hui encore avec le mouvement *Falungong*, se caractérisent par une volonté d'action politique et morale pour marquer une opposition au régime en place. Lorsque ces sociétés secrètes ou les religions font du prosélytisme, le gouvernement considère qu'elles agissent contrairement à l'ordre social et qu'elles visent à instaurer dans le pays leur ordre propre, différent de celui de l'État et potentiellement générateur de troubles. Il faut le répéter : pour l'essentiel, aujourd'hui, les croyances et religions ne sont plus considérées par le régime communiste comme des nuisances en soi. C'est leur rôle politique et contestataire qui est redouté. À l'intérieur du pays, leur propension à canaliser les mécontentements sociaux de tous ordres pourrait dériver en insurrections ; à l'extérieur, les liens possibles avec des puissances étrangères réputées hostiles font redouter la pratique souterraine d'activités d'espionnage.

2. La Chine est aussi un pays dans lequel les **références à l'histoire** sont constantes. La partie la plus instruite de la population sait bien que les croyances ont souvent servi de moyen pour contester l'ordre établi. Plusieurs dynasties en ont fait les frais. L'ensemble des masses illettrées ou peu formées (un milliard d'humains environ) balance entre la soumission aux manières de penser du pouvoir et des traditions locales très anciennement enracinées, ces dernières servant de cadre de référence principal pour donner un sens à la vie. Il existe une corrélation forte entre illettrisme et croyances populaires vivaces. Sur ce dernier point, la Chine n'est pas très différente de quelques autres pays.

3. Par ailleurs, les cultes impériaux venus de l'Antiquité n'ont disparu que depuis le début du XXe siècle (révolution de 1911). Ils ne sont plus représentés que par des monuments historiques à valeur patrimoniale. En revanche, un nouveau rapport au sacré est apparu au sein de la classe dirigeante, fondé sur l'idéologie communiste-maotsetoung et denxiaoping. Cette idéologie a créé des cultes, inscrits dans des lieux, signalés par des comportements et des cérémonies dont les formes peuvent rappeler soit les cultes impériaux, soit des comportements religieux (sacralisation du Guide, du Parti, de la Patrie, de lieux historiques significatifs, symboles forts –

monuments aux héros -, récits édifiants de héros positifs, drapeau, hymne national).

4. Il faut ajouter à ce tableau les variations du pouvoir en ce qui concerne les valeurs de base de la société : après avoir dénié toute efficacité au **confucianisme**, morale sociale érigée en culte et parfois en culte officiel d'État depuis deux mille ans et accusée dès la fin du XIXe siècle d'être la cause du retard de développement du pays, le pouvoir actuel procède à une réhabilitation ambiguë de Confucius, comme maître fondateur des valeurs morales du peuple chinois. De ce fait, le confucianisme pourrait participer à l'élaboration en cours d'une morale nationale (nationaliste ?) destinée à fonder, aux côtés de l'athéisme, les valeurs de notre temps. Cette tendance, hors de Chine, est apparue, l'athéisme en moins, dans plusieurs États de l'Asie du Sud-Est sous le vocable de „valeurs asiatiques“.

5. Ce qu'on appelle d'un terme nécessairement vague, les **croyances populaires** est un énorme magma qui demeure à la base de la culture populaire. Le **taoïsme** et le **bouddhisme sinisé** (il y a peu de bouddhistes „authentiques“) en constitue l'ossature. Il s'y ajoute de très vieilles strates, issues de croyances et de cultes pré-impériaux et pré-confucéens : horoscopes, divination, magie, possession, processions, cosmologie, médecines « parallèles », guérisseurs, géomancie (*fengshui*), yoga, arts martiaux...

6. Enfin, dans la Chine du Sud en particulier, il existe des populations où subsistent des croyances **animistes** ou **chamaniques**, qui ne font pas problème pour les autorités.

7. L'État chinois est confronté à un énorme problème de société **au Tibet et dans l'ancien Turkestan chinois**, le Xinjiang. La religion (bouddhisme tantrique et islam sunnite) y constitue une composante majeure de l'identité des peuples ouïgour et tibétain (revendication identitaire, sociale et culturelle). Il s'y ajoute un fort sentiment anticolonial, hérité des conditions dans lesquelles le pouvoir chinois s'est installé dans ces régions. La religion se trouve donc associée aux contestations de ces peuples vis-à-vis du pouvoir central de Pékin. Si la revendication est plutôt nationaliste chez les Ouïgours, qui ont le droit de pratiquer leur religion, elle est plus globale au Tibet où le Dalai Lama en exil continue à la fois de représenter l'autorité religieuse suprême et une forme de société théocratique, jusqu'en 1959 encore fondée sur l'alliance étroite entre monastères riches, aristocratie et servage.

8. Il est donc évident que le phénomène religieux en Chine ne peut en aucune manière **être isolé du problème politique** (et des aspects économiques, sociaux, moraux...du régime). Comme partout ailleurs, religion et politique sont étroitement liés, en particulier quand les religions prétendent organiser sur terre la vie des sociétés (Tibet, islam). En ce cas, le religieux ne peut qu'entrer en conflit avec le politique.

9. Les croyances et religions sont en grande partie calquées sur des **ensembles communautaires**. La force de l'ethnie (il existe 54 peuples minoritaires, plus les Gaoshan à Taiwan), celle des clans familiaux ou des lignées patriarcales, selon les régions, sont demeurées vivaces. Les tendances au **communautarisme** et, par conséquent, à la lutte violente entre groupes ethniques et religieux, sont affleurantes. Ce qu'on appelle le « retour du religieux » actuel est lié à la fin des persécutions de la révolution culturelle. Il est aussi lié à une revendication d'ethnicité, la religion faisant éminemment partie de la culture locale, conçue en réaction contre le pouvoir central.

10. C'est bien pourquoi, en Chine, la **laïcité** reste depuis 1950 de règle à l'école et les diverses croyances et religions surveillées comme le lait sur le feu. Mais cette laïcité n'est pas la nôtre. En effet, **les cours de marxisme, comme philosophie matérialiste**, continuent d'être dispensés. Il s'agit là d'une idéologie d'État, ce qui entraîne évidemment des réactions diverses.

### **Place et rôle des croyances dans la société**

Les croyances peuvent aujourd'hui, pour l'essentiel, se pratiquer au grand jour. Elles font même l'objet de soins particuliers de la part du régime (droits de „l'homme"). Il existe dans toutes les préfectures, dans les districts, un **Bureau des affaires religieuses** où chaque association de culte est contrainte de se déclarer. Si elle ne le fait pas, ses membres sont poursuivis pour dissimulation, donc suspectés d'espionnage ou de trouble potentiel à l'ordre public.

**La vie entière des Chinois est marquée par des pratiques issues des croyances.** Toutes les fêtes, sauf le 1er octobre (fondation du régime), le 1er mai (travailleurs), le 8 mars (femmes), le 25 août (armée), possèdent ouvertement une connotation religieuse. En particulier le jour de l'an (fête mobile, inscrite dans un cycle duodénaire de calendrier luni-solaire) est issu de l'Antiquité. La fête des Morts, *qingming*, est suivie partout. Toutes les fêtes donnent lieu à des cérémonies particulières.

La vie quotidienne est rythmée par les croyances : **horoscope, divination, fengshui**, prière aux esprits censés agir favorablement, **offrandes, autels, culte rendu aux ancêtres, encens, tabous alimentaires** chez les musulmans, les bouddhistes, certains taoïstes. Par millions, dans l'année, les Chinois font l'ascension des cinq **pics sacrés** du bouddhisme ou des cinq pics sacrés de l'Antiquité, qui ne sont que partiellement les mêmes. Par centaines de millions, ils confectionnent des **couronnes votives** lors de **la fête des morts, Qingming**. Au pied des immeubles de Hongkong, il y a place pour le **dieu du sol, Tudigong**. Et dans chaque restaurant de Shanghai **le dieu du commerce, Guangong**, est réapparu dans une lumière rouge.

La vie sociale est marquée par des **affiliations à des temples** ou monastères (taoïstes, bouddhistes, syncrétistes), des **entraïdes**, des processions pour la pluie, des invocations pour le jeu, des prières pour les examens, des **gymnastiques particulières** (*yoga, taijiquan, qigong, kungfu*), des **médecines et pharmacopées traditionnelles, l'acupuncture**.

L'art tout entier (sauf l'art „moderne") est profondément imbibé des croyances et religions, que ce soit la peinture (**Vide et Plein**), ou la **calligraphie** de poèmes ou de citations des grands penseurs.

### **Pour conclure**

Enseigner le religieux seul, pour lui-même, me paraît tâche ambiguë, en général et aussi dans le cas chinois. Cela pourrait laisser croire que le religieux est détaché du social, de l'économique, du politique, ce qui est fondamentalement inexact. Surtout, parler du religieux en soi, sans montrer qu'il s'agit de croyances pré-modernes, irrationnelles, à côté desquelles (et trop souvent contre lesquelles) s'est construit peu à peu, pas à pas, l'édifice de la science, constitue un grave contresens historique. Les relations de la science et de la religion demeurent sans doute, aujourd'hui encore, à préciser. Mais il n'est pas possible de faire comme si les croyances avaient une sorte de légitimité à occuper le champ social.

**Parler seulement de l'idéologique est singulièrement réducteur.** L'acquisition de terres et de richesses par les monastères, en Chine bouddhiste

et ailleurs, fait partie de la religion et de ses pratiques sociales. L'accumulation du pouvoir d'orientation des esprits par l'accaparement jadis des fonctions d'enseignement, ou bien la constitution, sur des bases religieuses, des guildes de marchands musulmans en Chine du Nord, ne peuvent être laissés dans l'oubli. Les religions sont intervenues et interviennent encore dans la vie de tous les jours. Hors de Chine, le caractère religieux de nombreuses guerres a été établi. De trop nombreux exemples, dans tous les domaines de la vie sociale, peuvent être aisément recueillis, ici ou là, qui mettent en évidence la part que le religieux occupe dans le quotidien des hommes, bien au-delà de ce qu'on appelle parfois (et peut-être abusivement) la « sphère du religieux ». Comme si la religion constituait dans la vie des humains un monde clos !

C'est très probablement au fait que **le confucianisme est une morale sociale**, et non une religion, que l'on doit cette observation pertinente : « Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède ; car l'effet de la philosophie est de rendre l'âme tranquille, et le fanatisme est incompatible avec la tranquillité (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article *fanatisme*).

Si l'on doit enseigner le fait religieux à l'école, il paraît peu souhaitable de se laisser enfermer dès le départ dans les seules revendications d'élèves faisant référence à leurs propres pratiques. Ce serait se situer au niveau des querelles entre trois religions qui croient chacune en un seul Dieu, mais ne parviennent pas à s'entendre sur le fait qu'il devrait s'agir du même.

C'est au contraire en situant le débat au niveau des questions existentielles que se pose l'humanité, depuis les origines de la conscience, que l'on peut et que l'on doit situer les religions pratiquées majoritairement en France. Ces dernières, de toute manière, ne représentent qu'une partie des réponses apportées par l'humanité au cours de l'histoire et de nos jours encore.